

L'efficacité de la perception

Les perceptions sont utiles à la vie

Contre une hypothèse aussi extrême, il n'y a pas vraiment d'arguments. Oui, toute la vie ne pourrait être qu'un rêve. Oui, peut-être que tout ce monde est faux. Mais comment savoir ? Et surtout : que vaut cette hypothèse, puisque nous ne pouvons pas connaître le « vrai monde » qui se cache derrière les apparences ? En quoi cela nous intéresse-t-il ?

Non seulement nous ne pouvons rien y faire, mais cela n'a pas vraiment d'intérêt si la vie qui nous intéresse est cette vie-ci, telle que nous la connaissons. Or pour vivre, et s'orienter dans ce monde, nos perceptions ne sont pas si trompeuses que cela.

Nietzsche montre bien que les perceptions construisent et inventent en fonction de nos intérêts vitaux. Mais puisque cette interprétation est au service de nos intérêts vitaux, elle doit être efficace, et utile, donc vraie, pourrait-on répondre.

Erreur ponctuelle et erreur générale

Bien sûr, les perceptions peuvent nous tromper ponctuellement. Par exemple, un bâton plongé dans l'eau semble cassé. Mais pour le savoir, on peut toucher le bâton, ou le sortir de l'eau. C'est-à-dire qu'on peut corriger la perception trompeuse en faisant appel à *d'autres perceptions*. Il ne faudrait donc pas dire que c'est « les perceptions » en général qui sont mensongères, mais plutôt *une* perception particulière, et qu'elle est mensongère *par rapport à d'autres perceptions*. Et ces autres perceptions sont le seul moyen de savoir que la première perception était mensongère. On ne peut donc pas rejeter toutes les perceptions en bloc, ou du moins, si on le fait, c'est gratuit : cela ne repose sur aucun indice. Rien n'indique que *toutes* nos perceptions sont fausses, et il serait même difficile de donner un sens à cette idée.

La théorie et la pratique

Contre l'idéalisme platonicien, soyons pragmatiques. Pourquoi le monde « idéal », celui des idées et des notions mathématiques, serait-il « plus vrai » que le monde de la matière, le monde des objets, des sens et des apparences ? Après tout c'est dans ce monde matériel que nous vivons. Et pour survivre, nous sommes bien obligés de faire confiance à nos sens, de supposer qu'ils ne nous trompent pas.

Ainsi la réponse varie sensiblement selon qu'on se place dans la perspective de l'*action* ou dans la perspective de la *connaissance pure*. Et nous pouvons déjà dire que, *pour ce qui est d'agir et de vivre*, nous pouvons faire confiance à nos sens. D'abord parce que nous n'avons pas le choix, n'ayant pas d'autre guide ; ensuite parce qu'ils ont fait leurs preuves, puisque nous avons survécu grâce à eux, et qu'ils nous permettent chaque jour de nous orienter dans le monde et d'échapper à la mort (en regardant les voitures arriver, par exemple).

Et on peut espérer, à partir de l'ensemble de nos perceptions, créer une image de la réalité, un modèle du monde, qui peut être un modèle mathématique ou scientifique. Ce modèle doit expliquer l'ensemble de nos perceptions. Mais toute théorie, scientifique ou mathématique, si abstraite soit-elle, se ramène toujours, finalement, à des expériences, à des perceptions. Comme le dit Montaigne : « Toute connaissance s'achemine en nous par les sens : ce sont nos maîtres [...]. La science commence par eux et se résout en eux [...]. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine connaissance. »¹

¹ Montaigne, *Essais*, livre II, chap. XII (Apologie de Raimond Sebond).

On pourrait même définir la connaissance comme étant ce qui est vérifiable par les sens, afin d'exclure toutes les spéculations invérifiables sur les « arrières-mondes ». C'est ce que propose le positivisme, courant de pensée philosophique du début du XX^e siècle.



L'objectivité des différences

On peut dire encore mieux que ça. Certes, dans la perception, par exemple quand je regarde le soleil couchant, il y a une contribution de l'objet (le soleil), mais aussi une contribution du sujet (moi), qui déforme l'objet en l'interprétant à sa façon, en construisant une image qui n'a sans doute pas grand-chose à voir.

Mais on peut contourner cette difficulté en s'intéressant aux *différences*. Quand je vois un objet unique, je ne peux pas savoir ce qui appartient réellement à l'objet et ce qui vient de moi-même. Je ne peux pas savoir ce qui est *objectif* et ce qui est *subjectif*. En revanche, si je considère plusieurs objets, je sais que les *différences* que j'observe entre eux sont objectives. Car c'est toujours moi qui les perçois. Je n'ai pas changé. Les différences entre les objets que je vois viennent donc nécessairement des objets. Elles sont objectives, elles sont le signe de quelque chose d'objectif.

Ainsi je vois le ciel bleu, et cela ne m'apprend rien du ciel, car la couleur bleue est une création de mon cerveau. Mais si je me tourne vers l'herbe, et que je vois qu'elle est verte, je peux au moins savoir ceci : le ciel et l'herbe ne sont pas de la même couleur. C'est-à-dire : ils ont une différence *objective* (cette différence ne vient pas de moi) qui les fait paraître de couleur différente. Ils doivent avoir des propriétés chimiques, intrinsèques, différentes.